

NOTES DE LECTURE

**ET POURTANT
ILS LISENT...**
*de Christian
Baudelot avec la
collaboration
de Marie Cartier et
Christine Detrez,
Seuil, collection
L'épreuve des faits,
256 p., 130 F.*

Et pourtant ils lisent... Avec cette affirmation, Christian Baudelot, Marie Cartier, Christine Detrez établissent d'emblée les résultats de leur enquête sur la lecture des jeunes dans le cadre conflictuel des débats concernant la lecture, les pratiques culturelles des jeunes et l'enseignement du français. Le titre accrocheur ouvre sur un texte d'une lecture aisée, d'une écriture souple qui ne s'embarrasse ni de graphiques ni de commentaires techniques trop complexes, mais vulgarise des conclusions tirées de quatre années d'enquêtes auprès de 1200 élèves¹, ainsi que les synthèses globales concernant l'histoire et la sociologie de la lecture aujourd'hui. Christian Baudelot en donne d'ailleurs un résumé fort clair dans *Les Actes de la recherche en sciences sociales*².

Lisent-ils autant que le titre le laisse entendre ? L'angoisse des adultes ne reçoit pas vraiment la réponse rassurante attendue. Les élèves lisent peu, décrochent à mesure que les années passent et les forts lecteurs s'investissent moins qu'autrefois dans la lecture. En fin de parcours, on obtient 23% de forts lecteurs, 22% de non lecteurs et deux sous-ensembles mouvants composés de 37% de lecteurs moyens faisant preuve de bonne volonté culturelle, tandis que 18% restent de faibles lecteurs. Malgré la stabilité de ces résultats, obtenus également dans des enquêtes précédentes comme en particulier celle de Schmitt³, la sociologie de la lecture a appris à se méfier de leur interprétation. Tout d'abord, selon le tempérament du lecteur, on pourra se réjouir (78% des jeunes gardent un contact, si minime soit-il, avec le livre) ou déplorer compulsivement l'illettrisme résiduel que laisse subsister un grand siècle de scolarité obligatoire soutenu par quatre bonnes décennies d'effort vers la démocratisation culturelle. Par ailleurs, le sens du verbe « lire » se décline de façon diversifiée, selon qu'elle est jugée d'après les normes de la culture lettrée ou qu'il s'agit de lecture de loisir. La mise en lumière de cette hiérarchie implique une méfiance salutaire à l'égard d'un légitimisme culturel implicite qui a sans doute incité, dans les premières enquêtes des années 1960 et 1970, trop de lecteurs à se déclarer familiers des classiques. Les jeunes lisent donc peu, mais sans doute plus que leurs parents ou grands-parents, du temps où moins de 10% de la classe d'âge parvenait au baccalauréat.

1. Enquête longitudinale réalisée par le Département des sciences sociales de l'ENS concernant 1200 élèves choisis dans un panel des services statistiques du Ministère entre la troisième et la terminale, par questionnaire sur les lectures et les loisirs.

2. *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°123, juin 1998.

3. Michel P. Schmitt : « Fictions de la lecture, de la formation des goûts littéraires dans l'enseignement secondaire ». Thèse de doctorat, Paris III, 1990.



NOTES DE LECTURE

**ET POURTANT
ILS LISENT...**

L'enquête veut montrer essentiellement la complexité et la diversité des pratiques de lecture dont les modifications historiques ne sont certes pas univoques⁴. L'une des originalités de l'étude est de ne pas s'en tenir au comptage mais d'offrir les listes des titres cités, ainsi que d'allier à l'enquête sociologique les résultats d'entretiens menés selon des méthodes ethnographiques. L'objectif est d'explorer cette « période de tous les dangers » découverte précédemment⁵, celle où les collégiens décrochent majoritairement de la lecture. Sans apporter d'infirmer à cet état de fait, l'étude apporte une vision paradoxale des lectures de l'adolescence : elles ne dépendent pas complètement du niveau scolaire, on peut être bon élève et ne pas aimer lire, on ne lit pas forcément plus si l'on est fils de cadre et finalement, le rôle de l'institution scolaire est ambigu⁶. Les filles majoritairement tirent leur épingle du jeu en restant, d'un bout à l'autre, de meilleures lectrices, ce qui est confirmé par l'étude des pratiques culturelles des adultes. Quelques résultats peuvent être discernés comme réellement nouveaux : les impératifs de la lecture « légitime » sont rarement perçus par la majorité des élèves dont les loisirs sont variés et « multisupports », la conception de la culture au collège, souple et ouverte, permet d'initier la majorité des élèves à la lecture ordinaire, les prescriptions scolaires au lycée parviennent à renverser les déterminations sociales et sexuelles pour le petit pourcentage d'élèves qui s'adaptent à la lecture lettrée. Enfin et surtout le fameux décrochage est fortement lié aux impératifs de lecture du bac de français et à la lecture littéraire au lycée.

L'ouvrage est donc centré sur la description de ce qu'est, pour la majorité des jeunes et plus tard des adultes, cette lecture ordinaire qu'on a longtemps appelée populaire. Liée intimement aux loisirs, c'est une lecture d'identification et d'évasion, qui privilégie les textes sans appareil formel trop complexe, qui renvoie à l'expérience quotidienne et permet souvent des positionnements éthiques. Les best-sellers et les témoignages documentaires sont un exemple de textes privilégiés par ce type de lecture. Cependant, les grands classiques du

4. Cf. travaux des historiens de la lecture, en particulier de et autour de Roger Chartier. Voir les Notes de lecture publiées dans le n°162 de La Revue.

5. Voir en particulier la belle étude d'E. Schön : « La Fabrication du lecteur » in *Identité, lecture, écriture*, BPI, 1993. Pour une vue exhaustive des enquêtes menées depuis quarante ans, voir C. Horellou-Lafarge, M. Segré : *Regards sur la lecture en France : bilan des recherches sociologiques*, Paris : L'Harmattan, 1996. Signalons que Jean Hassenforder signalait déjà ce phénomène en 1954. Les bibliothécaires et documentalistes de collège connaissent bien ce moment où on ne lit plus que pour l'école !

6. Ces éléments avaient déjà été établis par François de Singly dans *Lire à douze ans*, Nathan, 1989 et par de nombreuses enquêtes qui ont suivi.

NOTES DE LECTURE

ET POURTANT ILS LISENT...

patrimoine peuvent aussi être lus de cette façon, bien que l'enseignement du français au lycée, plus technique depuis les révolutions formalistes et linguistiques des années 1970, demande une distanciation très forte par rapport à des textes jugés d'abord sur leur valeur esthétique. Les jeunes ne parviennent donc pas tous à s'adapter à la lecture savante demandée au lycée, d'autant que les impératifs sont souvent contradictoires : l'effort doit être accompagné d'un plaisir fort peu ressenti par la majorité ! Les auteurs ne sont d'ailleurs pas péremptoirs sur les résultats de cette inculcation forcée : tout en montrant les difficultés que suppose cette rencontre exigeante avec le patrimoine, ils soulignent aussi combien ces prémices de la lecture lettrée peuvent permettre des adaptations à des niveaux de lectures divers dans le futur. On remarque d'ailleurs que ces conclusions nuancées ne sont pas celles de l'article cité plus haut où les auteurs soulignent plus fortement le fait que le lycée « renonce à s'adresser à tous et entérine la séparation des itinéraires de lecture ». Certains resteront des lecteurs ordinaires, d'autres seront dégoûtés à jamais, tandis que les happy-few aborderont seuls aux rives de la lecture pure.

Ces conclusions rejoignent celles de Gérard Mauger et de Claude F. Poliak dans un article intitulé « Les usages sociaux de la lecture »⁷. Ils proposent un renversement de perspective, qui donne la lecture ordinaire comme universelle parce que vouée à des buts de divertissement, d'apprentissage ou de salut, alors que les postures savantes s'avèrent, y compris chez les professionnels, suffisamment rares pour suspecter leur désintéressement esthétique « d'ethnocentrisme lettré ».

On se permettra à ce point quelques observations sans prétention. Tout d'abord, les tableaux font apparaître un panel de lectures où la concentration sur un ensemble de titres toujours cités le dispute à la dispersion des autres citations. L'enquête ne s'attarde pas sur l'analyse de contenu. Pourtant, les auteurs n'ont pu manquer d'observer la suprématie écrasante de Stephen King auquel ils consacrent une page de biographie et qui est aujourd'hui en position éminente de « passeur », puisque ses romans, lus par tous dans tous les milieux, offrent souvent des occasions de démarrage à des adolescents éloignés des normes de lecture scolaires. On a pu aussi constater que Zola occupait une place non moins intéressante, puisqu'il est régulièrement cité, de la troisième à la terminale. Danielle Manesse avait consacré en 1994 une étude fort intéressante aux auteurs étu-

7. in : *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°123, juin 1998.

diés aujourd'hui au collège⁸ et montré comment les enseignants de français tenaient une position assiégée, entre l'injonction de développer la lecture au sens intransitif et la nécessité de transmettre le patrimoine littéraire. Les paradoxes énoncés dans cet ouvrage ne diffèrent pas de ceux que les enquêtes précédentes ont pu établir : à quel moment les impératifs de démocratisation doivent-ils tenir compte des pratiques ordinaires et des goûts spontanés de l'adolescence et sur quelle ligne doit-on se tenir pour ne pas déroger aux missions de transmission du patrimoine ? En réalité, cette enquête ne se penche que sur les lectures dites « de loisir ». S'il est montré que les jeunes ne sont pas tellement parvenus à distinguer leurs lectures personnelles des prescriptions scolaires, on aimerait pouvoir comparer les listes citées vingt ou trente ans auparavant et celles que les jeunes spontanément composent aujourd'hui. En dehors des phénomènes de mode, la grande stabilité des titres montre à première vue la pression exercée par le monde adulte sur la culture spontanée de la jeunesse, dans ce qui apparaît comme la composition d'une identité littéraire nationale. Époque après époque, celle-ci bouge lentement, acceptant certaines entrées des cultures extérieures, comme ici la présence massive de la culture anglo-saxonne et particulièrement américaine. On remarque incidemment l'absence à nouveau de la littérature de jeunesse dans sa production récente, alors que les classiques de l'enfance conservent une belle présence. Le rôle des bibliothèques - et leur préoccupation est ancienne à l'égard de la lecture adolescente - devrait être reconsidérée à la faveur des résultats de ces études : quelle est leur place en regard des prescriptions scolaires ?

La lecture « lettrée » doit-elle être considérée seulement comme un obstacle dans le cursus scolaire et un signe d'appartenance à l'élite culturelle légitime ? En dehors de ses objectifs esthétiques et littéraires, elle transmet également les principes de l'exégèse, qui sont de haute tradition. Rappelons que l'école pour tous a fait un jour le pari ambitieux d'apprendre aux enfants à lire les textes de grands auteurs... comme on pouvait examiner les Saintes Écritures. Le modèle ecclésial rejoint dans son mode d'approche lent et intensif la technicité linguiste et formaliste. L'affirmation est politique et axiologique : la découverte de la polysémie de textes complexes est peut-être aussi un apprentissage de la pensée libre.

Hélène Weis



NOTES DE LECTURE

***ET POURTANT
ILS LISENT...***

8. Danièle Manesse ; Isabelle Grellet : *La Littérature du collège*, Paris : Nathan, 1994 (Pédagogie).